

Québec français



Recoller les rives

Geneviève Boudreau

Numéro 172, 2014

La littérature québécoise et le sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72018ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boudreau, G. (2014). Recoller les rives. *Québec français*, (172), 54–54.

Recoller les rives

PAR GENEVIÈVE BOUDREAU*

La poésie donne voix à l'existence. Elle consigne sans complaisance chaque instant, même les plus ténus. Elle rend manifeste, sans les magnifier, l'importance des images qu'on croirait anodines et qui tissent la trame de notre quotidien. La poésie saisit la vie en s'attachant au moindre, au détail particulier qui parvient, pourtant, à dire l'essentiel.

Il suffit de marcher dans une rue, d'entendre le bruit des voitures, de respirer l'air lourd et de voir, sur le coin d'un balcon, des pots fleuris pour deviner les soins, la routine, les gestes anodins, toute une existence familière et anonyme, que Maude Smith Gagnon esquisse ainsi : « Les rues se succèdent, à peine différentes. Dans une fenêtre quelques pots de coriandre¹. » Le véritable objet du poème est ce silence. Ce quotidien dans lequel s'inscrivent nos efforts et se perdent nos gestes. Faire le repas, attendre au feu rouge, sentir le froid. L'ordinaire – et, sous lui, ce qui s'esquisse et s'esquive.

On se souvient de l'extraordinaire. Autour de lui, nous construisons le récit de nos existences. Pourtant, en ressassant ce récit, on échappe à soi-même, aux lieux et, finalement, à l'histoire. Ce que nous sommes se situe ailleurs, dans les images qui ne demeurent pas, dans l'intensité des émotions de cette vie sans nom à laquelle nous nous efforçons de donner un visage.

Ce que nous cherchons, c'est la vie elle-même, son humanité. Cet indicible qui serait sa source et son fondement. Ce sens qui n'en est pas un et qui nous pousse, chaque fois, à tenter de dire ce qui ne saurait être dit et qui échappe au tragique et à l'histoire. Chacun de nous se voit contraint de réclamer les mots qui permettront de laisser une trace de ce que nous sommes, mais ce que nous voulons dire ne paraît qu'en creux. Nous ne connaissons pas le langage qui permettrait cette parole et nous manquons de temps pour l'apprendre. « Donnez-moi du temps ° et de l'eau pour que j'apprenne ° la langue des noyés² », écrivait François Guérette.

Le poème est ce lieu entre l'ici et l'ailleurs. Il s'ancre dans l'expérience quotidienne pour suggérer un absolu insaisissable. Il est tension, élan. Il est cet « équilibre impondérable », comme le disait Saint-Denys Garneau, cette ombre par laquelle est pressenti ce qui demeure impossible à formuler : « Figures surgies ° À peine ° Et qui ne quittez pas encore l'ombre ° Quel désir vous attire ° À percer l'ombre ° Et quelle ombre vous retire ° Évanescences à nos yeux³ ».

L'expérience humaine, dans sa totalité, ne se met pas en récit. Elle se situe dans ce rien inépuisable qui constitue l'essentiel de nos jours. Elle habite un invisible que nous n'approchons que par fragments et auquel il nous faut renoncer pour parvenir à en dire quelque chose – et ce quelque chose, c'est le poème. La totalité que nous cherchons ne saurait être dite. À travers les mots, nous parvenons tout de même à révéler, en creux, la vérité de notre expérience humaine, sa pauvreté comme sa richesse.

L'écriture tente de recoller les rives. Elle part de soi pour aller vers l'inconnu. Le poème est alors communion, il retrouve

par les mots ce point d'équilibre où, à travers le familier, nous rejoignons ce qui nous est commun, où nous réussissons à dire une bribe d'autrui ou du monde en parlant de nous-mêmes, où nous parvenons à rencontrer l'autre. Chacun devient alors cette « femme de fenêtres ouvertes ° capable de déborder ° le jour⁴ » (Louise Dupré).

L'écriture tente de recoller les rives. Elle part de soi pour aller vers l'inconnu. Le poème est alors communion, il retrouve par les mots ce point d'équilibre où, à travers le familier, nous rejoignons ce qui nous est commun, où nous réussissons à dire une bribe d'autrui ou du monde en parlant de nous-mêmes, où nous parvenons à rencontrer l'autre.

Le poème est questionnement. Il égare et cerne au plus près le sens absent de nos existences. En ceci, il demande bien quelque chose comme la foi : une confiance en ce qui demeure invisible, une intuition sans certitude. Abandonnant nos repères, nous nous livrons à une expérience qui nous demeure toujours en partie étrangère. Elle contraint à une altérité que, mot après mot, nous nous efforçons de parcourir : « il y a toujours une ouverture ° dans le paysage ° un hublot de clarté ° par lequel se glisser tout d'un pan ° sans hésiter⁵ ». (Johanne Morency)

La poésie est une manière de croire, c'est-à-dire de douter, d'interroger ce que nous croyons savoir d'une expérience humaine qui nous dépasse : « notre histoire ne s'arrête pas [...] elle recommence sans même avoir fini ° et mille fables se répondent⁶. » (Judy Quinn) La vie, comme le poème, n'a d'autre sens que celui de créer cet espace de communion où nous finissons tous par répondre à l'histoire de l'autre. *

* Cégep de Sainte-Foy. Dernier ouvrage : *Acquiescer au désordre* (2012)

Notes

- 1 Maude Smith Gagnon, *Un drap. Une place.*, Montréal, Triptyque, 2011, p. 80.
- 2 François Guérette, *Pleurer ne sauvera pas les étoiles*, Montréal, Poètes de brousse, 2012, p. 80.
- 3 Hector de Saint-Denys Garneau, *Poésie complètes*, Montréal, Fides, 1949, p. 165.
- 4 Louise Dupré, *Plus haut que les flammes*, Montréal, Noroît, 2011, p. 106.
- 5 Johanne Morency, *Le cri des glaciers*, Montréal, Triptyque, 2010, p. 23.
- 6 Judy Quinn, *Les damnés inflationnistes*, Montréal, Noroît, 2012, p. 25.